Nouvelle

UNE FEMME, MON AMIE

Alexandre Le Mercier

éditionsHOME

Je me souviens encore de ce dimanche-là, où la lumière semblait flotter entre deux saisons. Il portait cette odeur chaude et poussiéreuse des villes méridionales, mêlée au parfum des bois flétris. J'étais arrivé depuis quelques jours, valise encore bouclée, cœur encore loin. Je venais pour un séjour sabbatique, pensais-je — mais j'ignorais que ce mois deviendrait un souvenir brûlant que le hasard, ce vieux complice des âmes en veille, allait graver à même ma peau, par la rencontre gracieuse d'une femme à la lubricité assumée.

Invité par mon ami J. à prendre part à la liturgie, c'est dans le hall d'une chapelle que je l'ai vue pour la première fois.

Lis H.

Elle se tenait derrière moi, après s'être soustraite à cette flopée d'embrassades fraternelles coutumières des fins de service dominical. Je me retournai et je la vis, l'air calme, presque distant, mais avec ce regard clair qui semble tout deviner sans rien dire. Quand nos yeux se sont croisés, il s'est passé quelque chose d'infime et de violent à la fois — comme si le monde s'était soudain resserré autour de ce

regard. Elle m'a souri, doucement, et ce sourire allait me poursuivre toute la soirée.

La lumière de ce début d'après-midi glissait sur son visage comme un voile d'or. Et quand la pudeur l'obligea à baisser les yeux devant l'inconnu que j'étais, elle le fit avec tellement de grâce que je sentis le temps se figer — cette suspension étrange qui précède les rencontres qu'on n'oublie pas.

Son regard n'était pas seulement beau, il était habité. Il avait cette douceur dangereuse, celle qui vous attire sans promesse et vous garde sans chaînes. Sa voix, quand elle m'a parlé, avait la souplesse d'une caresse. J'ai répondu maladroitement, troublé par

le simple mouvement de ses lèvres. C'est fou comme certaines présences effacent tout le reste : le décor, les bruits, le temps lui-même.

Le soir, je suis sorti marcher. La ville s'endormait lentement, les terrasses fermaient, les pavés gardaient la chaleur du jour. Et je l'ai téléphonée, assis seul à la terrasse d'un café, un verre à moitié plein. Elle m'a reconnu de la voix.

Un homme à une femme, par téléphone :

– «Va-t-on devenir amis ou amants ?»

– «Amis. Rétorqua-t-elle. Car j'ai déjà un amant.»

– «Tu m'intrigues.

Aimes-tu jouer avec lui ?»

– «Pas vraiment.

Son manque d'empressement à aller vers moi ne révèle que la tiédeur de son amour.»

– «Oh, pauvre enfant ! S'il m'était accordé de rester plus longtemps dans cette ville, je me serais employé à t'enseigner les subtilités de la vie amoureuse.»

– «Mais toujours est-il que je lui garde mon amour malgré tout».

– «Je te ferai l'honneur d'une rencontre autour d'un repas pour en apprendre un peu plus sur toi».

– «Je serai pour ma part ravie de déceler le mystère derrière cet intérêt soudain pour une femme dont le cœur est déjà pris».

Nous avons bavardé. D'abord comme deux étrangers polis, puis comme deux êtres qui s'attendent depuis toujours sans se l'être dit.

Le lendemain, on s'est retrouvés dans un restaurant au centre-ville, assis l'un en face de l'autre.

Le vent jouait dans ses cheveux, et la lumière glissait sur sa peau d'un éclat presque liquide. Nous avons parlé longtemps. Elle riait souvent, d'un rire clair, un peu enfantin, et chaque éclat de ce rire me traversait comme une onde.

Je n'ai pas vu le moment où la conversation est devenue plus intime, ni celui où le désir s'est glissé, discret mais irréversible, entre nos mots.

Alors nous avions décidé de marcher sur la promenade. Je lui dis que j'aimais les couchers de soleil sur la

baie, et elle me répondit qu'il lui plairait d'en observer un avec moi.

La nuit est tombée sans qu'on s'en aperçoive. Elle m'a dit qu'elle devait rentrer, qu'elle ne jouissait pas d'une liberté sans blâmes car demeurant encore dans la couveuse parentale. Alors nous avons marché pour le retour. Nos pas s'accordant dans ces ruelles larges et silencieuses du centre-ville. Parfois, nos mains se frôlaient, par hasard — ou presque. Ce simple contact suffisait à faire naître une onde de chaleur qui montait lentement jusqu'à la gorge. Sous la lueur des lampadaires, son profil paraissait irréel, et je n'étais plus qu'un homme saisi par l'évidence du

désir. Pas celui qui brûle brutalement, non. Celui qui s'installe en douceur, s'enroule autour des gestes, des mots, des respirations. Alors je lui demande un baiser comme pour marquer le début d'une idylle qui promettait déjà une rupture prochaine. Elle a accepté sans un mot, son silence valait mille consentements. Mais je ne pus me résoudre à étreindre cette chose qui déjà me fuyait.

Entre la passion grandissante à laquelle mes scrupules étaient confrontés et la ferveur de la masculinité qui me condamnait à posséder malgré tout cette enfant, victime de désamour, me voilà

désormais engagé dans une aventure blâmable.

Un homme à une femme, par textos :

– «Ma chère amie, je me rends compte du désir sans cesse grandissant que mon âme nourrit à l'endroit de ta personne...»

– «Mon bon monsieur, ta douceur ne m'a pas laissée indifférente et je crains que la passion que j'éprouve désormais pour toi m'amène à faire fi de certaines morales».

– «Si pour te préserver de l'indignité d'une relation interdite je dois contenir cette passion qui me dévore, je le ferai.»

– «Je te sais gré de ta délicatesse. Car après tout, le temps te destine à me quitter bientôt.»

– «Tu n'es pas faite pour vivre dans la solitude. Voudrais-tu tomber amoureuse de moi malgré tout ?»

– «J'en serais bien tentée mais j'en souffrirais certainement.»

– «Et si on profitait de quelques jours d'amour plutôt qu'une éternité de désespoir ?»

– «Il est vrai que je me sens de plus en plus attachée à toi depuis notre dernière rencontre... Mais qu'est ce que cela ferait de moi ?»

– «Ne te laisse pas assaillir par une culpabilité sans fondement.

Tu n'es à ce stade qu'une victime des circonstances.»

– «Cette folie nous coûterait bien cher, si l'amour s'y mêle.»

– «L'amour n,est pas lui-même une douce folie ?!

Et si jamais j'ambitionne d'avoir la première place dans ton cœur de femme et t'oblige à délaisser ton clébard de copain...?»

– «Supposons que ton ambition se concrétise. Seras-tu dès lors assuré de ma fidélité si bien que tu seras établi à des kilomètres ?»

– «Rien ne me garantirait en effet que je serais ton dernier amour. Mais si j'ose, j'espérerais que ce soit avec toi, mon dernier tour de manège».

– «Tu m'as l'air d'un ange endiablé, j'en suis séduite.»

– «Eh bien, veuille consommer avec moi cette passion qui alimente mes viscères, pour que nous gardions le souvenir de ce septembre heureux .»

– «Volontiers!»

Les jours suivants, nous nous sommes revus. Toujours dans l'après-midi. Nous savions que la fin approchait, et pourtant, chaque rencontre semblait plus vive, plus urgente. C'est cela, peut-être, l'essence du désir : la beauté de ce qu'on sait éphémère.

Lis avait cette façon d'exister dans la lenteur, de parler comme on caresse. Elle ne cherchait rien, ne promettait rien. Elle était simplement là, vivante, vibrante, entière. Sa présence était une sorte de feu doux — une brûlure qui ne faisait pas mal, mais dont on savait qu'elle laisserait une trace. Et chaque rencontre portait en elle ce feu tranquille, une tension fragile qu'aucun mot ne dissipait.

Nos gestes furent d'abord hésitants, comme s'il fallait apprivoiser le doute que soulevaient les rebondissements d'une relation immorale.

Nous nous sommes approchés, toujours hésitants, comme deux êtres qui savent que ce qu'ils s'apprêtent à vivre n'aura pas de suite.

Nos mains se sont cherchées, nos souffles se sont mêlés. Tout, alors, semblait suspendu : le temps, les bruits du voisinage, même le battement de mon cœur. Elle m'a regardé avec cette intensité silencieuse qui remplace mille phrases. Et dans ce regard, j'ai lu le vertige du moment, la promesse d'un oubli doux et total.

Ce qui s'est passé ensuite ne peut se dire qu'avec des silences. C'était la rencontre de deux solitudes qui se reconnaissent. J'avais l'impression de parcourir le monde à travers sa peau :

la lenteur, la chaleur, le vertige du contact. Tout devenait geste, murmure, frisson. Chaque geste avait la saveur d'un adieu anticipé, chaque frôlement portait la mélancolie d'un départ déjà inscrit dans la chair. **Lis** n'était pas seulement belle — elle était vraie, entièrement, farouchement vivante. Et moi, je n'étais plus qu'un homme happé par la fulgurance d'une femme libre.

Les jours suivants furent pareils : longs, haletants, faits de soupirs et de regards.

Nous vivions dans un présent étroit, sans promesse ni projet. Je la retrouvais l'après-midi, et chaque fois, c'était la même fièvre calme : le besoin de se toucher, de se reconnaître, de se

perdre. Tout en elle semblait écrit pour l'amour : la manière dont elle marchait, dont elle parlait, dont elle me regardait quand je ne disais rien.

Sa fine silhouette à la stature svelte me fascinait — la courbe de son épaule, la manière dont elle riait après m'avoir défié du regard, ce parfum qu'elle laissait sur mes vêtements comme une empreinte invisible. Nous parlions beaucoup d'après, redoutant fort l'instant fatidique de la rupture, mais cessions vite d'en donner un air de plainte.

Le temps, ce vieux tyran, finit toujours par réclamer ses droits. Mon séjour touchait à sa fin, et déjà les silences devenaient plus lourds.

Un mois. C'est peu. Et pourtant, ce fut tout.

Quand la rupture est venue, il n'y a pas eu de larmes, ni de promesses

creuses. Elle m'a simplement serré un peu plus fort, ses yeux cherchant les miens comme pour y graver quelque chose d'indélébile. Puis elle a souri — ce même sourire du premier jour, doux, presque irréel.

Aujourd'hui encore, je repense à elle.

À sa voix douce, à la lumière qui courait sur sa peau, à ce désir tranquille qu'elle portait comme une flamme.

Elle n'aura été qu'un passage, une parenthèse de chair et de lumière. Mais il en est, de ces parenthèses, qui changent la respiration d'une vie entière.

Et quand je repense à ce mois suspendu, cet après-midi de dimanche où tout a commencé, je comprends qu'il existe des amours qui ne durent pas pour être vécus longtemps, mais pour être gravés à jamais dans la mémoire des sens.

Complainte

Je vais mal dans mon cœur, moi qui ai pris la main d'une éphémère poupée. Et la plus banale romance m'est devenue languissante. Nous avions joué de notre âme, de longs jours, de courts soirs, puis au matin je lui disais : bonjour m'dame !

«Elle avait des yeux d'outremer, elle en montrait la déraison.

Elle avait la marche légère, et de longues jambes de faon.

J'aimais déjà sa silhouette, avant de l'adorer quand ma hâte délia son vêtement.»

Mon destin dans sa paume écrit, elle me donnait tout d'elle.

Je consommais ses charmes, je me berçais dans sa tendresse, m'apaisais dans ses caresses et me blottissais dans sa douceur.

Elle me susurrait que je lui étais agréable.

Alors dans une dernière étreinte affable, j'ai eu l'audace de croire que l'éternité était nôtre.

Voilà que j'ai mal dans mon cœur ! Puni pour avoir tenté de leurrer le temps. J'ai mal dans mon cœur, moi qui ai aimé une femme qui ressemble à une enfant.

Sonnet

Trois semaines de fièvre

Trois semaines à brûler, fiévreux, dans ton regard,

Ton souffle sur ma peau dessinait des promesses,

Nos escapades amoureuses avaient le goût des ardeurs en caresse,

Et chaque crépuscule en toi endormait mon hasard.

Sous la pluie du désir, nos corps prenaient la mer,

La chair, douce houle où nos voix se noyaient,

Les draps, vastes flots où nos songes ployaient,

Et ton rire éclatait comme un éclair.

Je garde en mes doigts l'empreinte de ta hanche,

Et le sel de ta peau sur ma bouche encore,

Ton nom s'y dépose, souvenir qui mord,

Ombre tiède au matin, caresse qui s'épanche.

Puis vint le temps du vide, et pourtant rien ne meurt :

Nos gestes, nos soupirs, se sont faits mémoire,

Dans le lit de l'oubli dort encore ton miroir,

Et nos trois semaines brillent d'un éternel cœur.

Vers

Toi, lumière brève, née d'un doux hasard, tu brillas dans ma vie comme un flambeau secret qui libère les cœurs et ranime les rêves. Quelques semaines ont suffi pour enflammer mes heures, et mon cœur, surpris, réapprit soudain la danse. Je porte encore le souvenir de ton regard clair, miroir profond, de ta bouche prompte à rire et à baiser, et mon âme se nourrit des échos légers de ton souffle. Dans ma chair, je peux encore sentir le frisson d'un désir sans chaîne qui prolonge la douceur de nos instants partagés. Même si brève fut notre aurore, nos instants vibraient, et chaque souffle devenait serment.

Je revois la joie simple de ton approche, le velours de ta présence, la chaleur de tes mains et je garde en moi l'or subtil de tes gestes. Chaque nuit murmure encore ta lumière pour que jamais ne meure le fruit sauvage de nos jours trop courts et merveilleux.

Je remercie le hasard et le souffle du voyage, car désormais je vis porté par ton souvenir fluide, et mon cœur volage s'élève vers l'infini pour saluer ta tendresse au lointain des aurores neuves, en attendant, sans regret, le souffle d'une retrouvaille enchantée.

Que ton horizon, ma p'tite, soit vaste, lumineux, heureux, et que nos jours perdus deviennent musique et non pas sanglots.

À jamais en moi toujours, car possédant désormais une part de ton âme.

Je chéris ton souvenir, poupée !

Salut !

A ma belle amie, LH !

Alexandre Le Mercier

Pour mes amis Gleen, Stoichkov,
Hurch et Julio :

Certaines amours ne durent qu'un instant : elles laissent sur nos cœurs l'empreinte tendre de ce qui n'aura jamais le temps de faner, rappelant que la beauté d'une relation tient parfois à sa brièveté.

Alexandre Le Mercier